

LES MODES PARISIENNES.

PRIME DE 1855.

Reconnaissants de la faveur qui n'a cessé, depuis douze ans, d'honorer notre publication, nous avons cru devoir consacrer une partie notable de nos bénéfices de cette année à l'exécution d'une prime dont la valeur artistique dépassât tout ce qu'il nous avait été possible jusqu'à ce jour d'offrir à nos abonnés.

Nous avons demandé à M. Compté Calix douze petits tableaux représentant **LES OCCUPATIONS ET LES PLAISIRS DE LA SOCIÉTÉ ÉLÉGANTE DE PARIS**. M. Compté Calix, le peintre élégant par excellence, nous a donné douze charmantes compositions qu'un de nos plus habiles graveurs, M. Portier, s'est chargé de graver sur acier. Nous avons le plaisir d'offrir à nos abonnés, pour prime des abonnements d'un an, un album inédit, composé et gravé spécialement pour eux, intitulé **VIE ÉLÉGANTE DE LA SOCIÉTÉ PARISIENNE**.

C'est en quelque sorte un complément du journal, puisque c'est la mise en scène et en action de cette société à laquelle appartiennent les modèles que nous reproduisons chaque semaine. Le journal présente le détail, l'album représente l'ensemble.

Si cet album fait tout le plaisir que nous espérons, nous le continuerons l'année prochaine, et nos abonnés posséderont alors une collection représentant le monde de notre époque, comme la collection de Moreau, si recherchée aujourd'hui, représente la société du temps de Louis XV.

Nous reconnaissons toujours le droit aux abonnés d'acheter à prix réduit plusieurs primes, s'ils veulent en donner à leurs amis, mais celle de cette année nous coûtant beaucoup plus cher que les autres, nous sommes forcés d'élever à 40 fr. le prix des exemplaires que les abonnés voudront acheter en sus de l'exemplaire auquel ils ont droit.

Comme toujours, pour recevoir l'album franc de port, il est nécessaire de nous envoyer deux francs pour l'affranchissement.

Les abonnés de l'étranger devront retirer la prime par l'intermédiaire qui aura fait ou qui fera l'abonnement.

L'album de la *Vie élégante* est fini, il est entièrement gravé, il est en cours d'impression, et nous commencerons à le délivrer à partir du 15 octobre.

Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — HISTOIRE D'UN MAGICIEN, par THALÈS BERNARD (3^e partie). — LETTRES INÉDITES DE WEBER (2^e partie). — POÉSIE. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

La douceur de la température est telle, le soleil est si brillant, le ciel si bleu, que les toilettes d'automne, même celles d'été, sont encore de mise pour les promenades au Bois ou aux Tuileries de deux à cinq heures. Hier il y avait foule élégante autour du lac au bois de Boulogne; on se fût cru au printemps, tant les arbres et les gazons sont encore verts! Sur une des pentes gazonnées en face du pont rustique, s'élève maintenant au bord du lac un grand et magnifique chalet dont toutes les cloisons, toitures, portes, fenêtres, escaliers numérotés ont été expédiés de l'Oberland; toutes ces pièces ont été remises en place par d'habiles ouvriers, et désormais le bois de Boulogne possède sa vraie métairie suisse, autour de laquelle on verra paître de belles vaches helvétiques que traîtront de jolies Oberlandaises vêtues du costume si pittoresque de leurs montagnes. En attendant que tous les regards des promeneurs se dirigent vers ces poétiques étrangères, ils se portaient aujourd'hui sur quelques belles et jeunes femmes du grand monde qui passaient, parées et charmantes, nonchalemment étendues dans leurs brillants équipages. La jeune comtesse d'O.... portait une robe de taffetas écru à carreaux marron, comme celle de la gravure de ce numéro; seulement la robe que nous allons décrire, et qui sortait de la maison Minette, était sans volant: tous les ornements avaient été reportés au corsage d'une coupe charmante: fermé sur le devant par un gilet intérieur clos avec de petits boutons en passementerie marron, ce corsage, ouvert, avait des revers en velours marron qui formaient bretelles par derrière. Les basques, très-hautes et attenantes au corsage, étaient bordées en velours pareil; de même les manches fendues au-

dessus, et dont les deux côtés de la fente étaient reliés par des barrettes de velours marron. La jeune comtesse portait avec cette robe un mantelet tout en dentelle noire orné de chevrons en velours noir, et un chapeau blanc en blonde et petits rouleaux de satin blanc, sur lequel étaient posées deux branches légères de fleurs de grenades. Ce mantelet et ce chapeau venaient aussi de la maison Minette, ainsi que les deux toilettes complètes dont nous allons parler. Dans une jolie calèche découverte aux coussins de damas couleur mauve, étaient deux belles étrangères accompagnées par M. Auber, l'illustre auteur de *la Muette de Portici*. La plus âgée de ces dames portait une robe en moire antique noire : la jupe était sans garniture, mais sur le corsage fermé s'étaient les plus belles dentelles noires ; les basques et les manches en étaient garnies ; le fichu et les manches de dessous étaient en point d'Angleterre ; une broche en turquoises fermait le col, et un bracelet des mêmes pierres se jouait au poignet. Un châle bleu pâle en cachemire indien et un chapeau mi-parti en blonde blanche et mi-parti en bandes de velours épinglé bleu de ciel orné de fleurs de pommier complétaient cette toilette. L'autre femme, un peu plus jeune, était également vêtue de noir. Sa robe était en taffetas ; la jupe était garnie sur les hanches de la même manière que la robe en taffetas feutre dont nous avons parlé dans notre dernier bulletin. Ces garnitures, toutes nouvelles, s'appellent des *quilles*. Donc, de chaque côté, montaient sur les hanches deux quilles formées par un large ruban noir à côtes satinées, bordé tout autour d'un petit effilé. Le corsage, plat, fermé, à gilet et à basques, avait la même garniture ; mais ce corsage se dérobaient sous un élégant *coin du feu* en taffetas noir tout recouvert de riches broderies au plumetis. Un petit chapeau en satin vert-céladon, orné de bandes de velours noir et de touffes de petites plumes noires et vertes, et garni en dessous de fleurs roses et de blonde blanche, s'harmoniait avec les cheveux dorés de la jeune femme, qui laissait flotter sur la portière de la voiture un manteau en drap de velours couleur porphyre bordé de larges bandes de velours noir. C'est là une nouveauté de la maison Minette sur laquelle nous reviendrons.

Nous avons vu aussi dans la maison Couchonnal quelques manteaux et quelques *visites* d'un très-bon goût. Les visites, tout en velours noir, étaient garnies d'un grand effilé et de chevrons en broderies en soie noire au plumetis. Les manteaux, en velours noir, ou peluche tigrée, avaient pour broderie une peluche fauve imitant à s'y méprendre la martre zibeline ; cette peluche a l'avantage d'être très-légère, tandis que les fourrures sont très-lourdes à porter.

Les demoiselles Romain préparent les chapeaux d'hiver ; la forme sera des plus gracieuses, les passes très-petites, les calottes plates. Les capotes seront abandonnées cette année ; le velours épinglé, le satin mêlés de blondes et de dentelles seront disposés

par les demoiselles Romain avec cette grâce qu'on ne saurait surpasser, et qui font des objets de mode presque des objets d'art. — Les rubans bouffants à nervures satinées seront portés cet hiver sur les robes de soie ; on trouve toujours ces rubans chez Audoyer, à *la Ville de Lyon* ; c'est aussi chez Audoyer que sont étalés les effilés les plus nouveaux pour robes et mantelets, les rubans pour chapeaux et ceintures récemment fabriqués à Saint-Étienne, et les objets en tout genre de passementerie ; puis les soies et les laines pour faire les belles tapisseries qui se transforment en beaux meubles. Les bois de ces meubles en palissandre, en acajou, en noyer, en bois de rose, en ébène, sont sculptés par Krieger, qui sait, suivant les dessins de la tapisserie, contourner en fleurs ou en figurines le bois docile. Krieger excelle aussi dans la fabrication des armoires à livres, des guéridons et des étagères pour boudoir, et il est le premier qui ait su faire d'une toilette un objet de luxe qui charme les regards. Fermée, la toilette inventée par Krieger ressemble à un riche bureau à cylindre : ouverte, elle est comme parée des porcelaines et des cristaux qui la composent : dans les cristaux sont contenues les essences pour les ablutions ; le *vinaigre céphalique* de Faguer Laboullée le dispute aujourd'hui aux extraits les plus en renom. Quelques gouttes de ce vinaigre suffisent pour blanchir l'eau, la rendre rafraîchissante et parfumée. La *lotion sédative à la fraise*, du même parfumeur, est aussi excellente pour adoucir la peau. Mais ce qui nous a paru incomparable, c'est son *savon* dulcifié à la vanille. Nous ne saurions mieux le louer qu'en donnant un extrait du rapport du comité des arts chimiques.

« M. Faguer rend d'abord son savon parfaitement neutre au moyen d'un procédé qui lui est particulier, puis il y ajoute, dans les proportions déterminées, plusieurs substances onctueuses qui, en lui donnant plus de douceur, augmentent sa tendance à mousser et en facilitent beaucoup la dissolution. Aussi, en en mettant gros comme un pois dans un vase avec un peu d'eau, il est en un instant dissous et converti en mousse par la brosse. Cette mousse se conserve longtemps, et la peau la plus irritable n'en est nullement affectée. »

Ce rapport est signé par M. Mérimée, rapporteur, et l'approbation de l'illustre auteur de *Colomba* recommande assez à nos lectrices ce savon, dont l'odeur a toute la suavité d'une fleur. Le philocome Faguer au quinquina est une des meilleures pommades fabriquées jusqu'ici.

On trouve encore chez Faguer Laboullée un assortiment varié de bottes et de sultanes pour renfermer les gants de chevreau et les jolis poignets velours et dentelle dont Laboullée a la spécialité.

CLÉOPHÉE.

La reproduction et la traduction de ce bulletin de mode sont interdites en France et dans les pays étrangers, excepté aux journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.

Détails du Dessin.

Toilette de femme. — Robe en taffetas écru à carreaux marron ; la jupe a trois volants à disposition marron. Au bord de chaque volant est posé un effilé en soie écru et marron. Le corsage est plat ; fermé par-devant avec de petits boutons en passementerie marron. Autour des basques et aux volants des manches sont les mêmes dispositions qu'aux volants de la jupe. Col et manches de dessous en mousseline brodée. Peigne en écaille blonde de chez Faguer-Laboullée.

Toilette d'homme. — Souliers vernis, pantalon de casimir gris, chemise en toile de Hollande plissée par-devant avec des plis bouffants formant des lignes transversales ; gilet en piqué blanc, cravate en soie bleue et blanche ; redingote en casimir bronze.

Détails du patron.

Ce petit manteau-Talma à capuchon se fait également pour sortie de bal et de spectacle et pour voyage : pour sortie de soirée, on le fait en velours, satin, reps ou moire antique ; pour mettre en voyage, il se fait en peluche tigrée ou en drap de velours.

HISTOIRE D'UN MAGICIEN.

(SUITE.)

» Quelques années après, je m'en revenais de Paris, où m'avaient appelé des affaires de famille ; j'étais fort triste, car j'avais laissé ma mère malade à Avignon, et de plus ma situation pécuniaire n'était pas très-favorable. Pour revenir plus vite, je pris la malle. Un seul voyageur s'y trouvait avec moi ; il était couvert d'une sorte de houppelande déchirée, et, lorsqu'il tourna son visage vers le mien, qui reconnus-je?... mon ange gardien ! Ciel ! me dis-je à moi-même, mon ange gardien est couvert de vêtements pauvres, comme au jour où je l'ai vu pour la première fois ; il va m'annoncer quelque mauvaise nouvelle. Alors je me détournai de lui dans un mouvement de mauvaise humeur. Pourtant je me reprochai aussitôt cette conduite irrépréhensible, et adressant la parole à l'habitant du ciel :

« — Vous allez jusqu'à Lyon, monsieur ? lui dis-je.

« — Je vais plus loin, me répondit-il, je me rends jusqu'à Avignon pour annoncer à un homme que j'aime qu'il a perdu sa mère et que son notaire lui a emporté sa fortune.

« Je restai écrasé, et au premier relais je cherchai vainement l'étranger : il avait disparu.

» La fatale nouvelle n'était que trop véritable : arrivé à Avignon, j'eus l'affreuse douleur de conduire ma mère à sa dernière demeure et de rester seul au monde, n'ayant plus que la misère pour compagne.

» Tous les chagrins s'usent avec le temps, les uns plus rapidement, les autres d'une manière lente. Je fis donc comme tous ceux qui ont passé sur la terre et vu mourir autour d'eux leurs plus chères affections, je me consolai.

» En s'écoulant, les années m'apportèrent de nouveau la fortune, et je n'avais plus gardé de mes malheurs passés qu'une sorte de crainte fiévreuse pour l'avenir, lorsqu'un jour on m'apporta ce portrait enveloppé dans un rideau de soie ; regardez-le. »

Pour obéir à la prière de 435, je levai les yeux vers le tableau qu'il me désignait du doigt ; il représentait un homme d'un âge moyen, vêtu d'un pourpoint de velours noir à manches tailladées sur lequel descendait une chaîne d'or à triple étage.

« Que pensez-vous de cela ? me dit 435.

— Mais, repris-je, je pense que c'est un portrait.

— Et comment le trouvez-vous ?

— Ma foi ! je le trouve médiocre.

— Pas du tout, répliqua 435 avec mauvaise humeur ; il est très-bon : voyez cette belle expression de la figure, cette douceur bienveillante qui baigne le regard, et cette noblesse de la physionomie qui annonce un habitant du ciel. C'est mon ange gardien que j'avais vu à Villeneuve, et que j'ai revu plus tard dans la malle-poste.

— Eh quoi ! m'exclamai-je, votre ange gardien, dites-vous ? Comment avez-vous eu son portrait ?

— Vous savez, reprit 435, que C..... n'était pas encore mort dans l'année 183... Il vit un soir entrer chez lui une sorte d'étranger qui mit cinq cents francs sur la table en lui disant : — Vous allez me peindre, après quoi vous porterez votre tableau chez A... L'artiste se mit aussitôt à l'œuvre ; au bout de trois semaines, il arriva à mon domicile avec ce portrait. Je le questionnai vainement ; il ne put me donner aucun renseignement sur l'étranger. Or, comme ce dernier, qui est mon ange gardien, s'est fait peindre avec un habit de velours et une chaîne d'or ; c'est un signe de prospérité pour moi, et je ne crains plus que la misère m'atteigne. »

L'une des principales occupations de 435 était le calcul des probabilités, dont il voulait appliquer les théories suspectes aux chances de la loterie. J'ai entre les mains un travail intitulé : *Fortuna secundæ*, composé de quatre-vingt-dix carrés magiques, qui ont demandé sept ans de recherches, à ce que porte une note placée en tête du manuscrit. Une seconde note fait connaître que 435 avait ou croyait avoir trouvé des résultats positifs. Malheureusement pour lui, au moment où il allait les appliquer, un décret du gouvernement abolissait la loterie.

On voit que la tête des frères n'était pas absolument saine. Les plus étranges rêveries de la kabbale leur

semblaient des articles dignes de foi; quand ils n'étaient pas à distiller et à sublimer, ils s'évertuaient à additionner et à défalquer, pour employer leurs termes.

Un texte de la Bible ne pouvait leur tomber dans les mains qu'il ne fût immédiatement réduit en chiffres pour leur livrer sa valeur occulte.

Allant un jour voir 424, qui avait la faculté de correspondre avec le ciel non par les triangles, mais par des carrés oblongs dont le mécanisme m'est toujours resté inconnu, je fis tomber la conversation sur les valeurs numériques de plusieurs textes de la Bible.

« Vous savez, me dit brusquement 424, que l'Antechrist est désigné dans l'Apocalypse par le nombre 666.

— Oui, répondis-je, et c'est là une énigme dont l'OEdipe ne se trouvera jamais.

— Il est trouvé, reprit-il; c'est moi. J'ai eu à cet égard une révélation intérieure; la voulez-vous connaître? Prenez ce nombre, 666, en l'écrivant de la manière suivante :

» VIC LXVI;

comprenez-vous?

— Admettant, lui dis-je, qu'on puisse écrire six cents de la sorte, je ne vois pas ce que la clarté y gagnerait.

— Comment, reprit-il, vous ne concevez pas? Lisez donc ces lettres en les séparant convenablement, et vous obtenez cette phrase :

» VIC (tus est) L (udovicus) XVI. »

Saint Jean a désigné par le nombre 666 la révolution qui a vaincu le roi de France.

Il serait difficile, du reste, à celui qui veut s'occuper de sciences mystérieuses de choisir une ville plus convenable qu'Avignon pour ce but. Avant d'entrer dans la vieille cité papale, le voyageur est ébloui par l'exubérance de la vie méridionale : sur sa tête, un ciel bleu où scintillent de larges étoiles; à ses pieds, le Rhône aux rapides eaux qui se précipitent avec fougue vers la mer, et tout autour de lui une campagne charmante, ici tapissée de fraîches verdure, là pittoresquement boisée, plus loin encadrée de gracieuses collines. C'est à la fois l'Espagne et l'Italie; Cavaillon rappelle la *Huerta* de Valence, et dans les fermes se balancent aux treilles des muscats dorés comme ceux que les touristes vont cueillir au Pergole de la Lombardie. L'homme du Nord qui pénètre pour la première fois dans ces campagnes heureuses commence à sentir l'influence d'un ciel ardent sur l'âme; il s'explique à la fois les drames de Calderon et les couchants de Claude Lorrain; il s'explique surtout la vie fainéante, la vie du *far niente*, et s'oublie, couché sous un platane, à voir étinceler sur leurs éventails de verdure les girandoles blanches du marronnier ou les longues campanules du catalpa. Mais dès qu'Avignon se dresse et s'entr'ouvre, la scène change : on voit s'épanouir le moyen âge sur ces remparts gothiques que domine le palais des papes, monstrueuse masse de pierres qui est, comme l'époque barbare, à la fois difforme et su-

blime; les sorciers et les enchanteurs doivent abonder la nuit dans ces rues noires, difformées par la bise. Quand le voyageur a laissé la cité s'endormir et qu'il a monté lentement les degrés sur lesquels se prélassaient autrefois les successeurs de saint Pierre, il sent en lui-même un éclair de la vie mystérieuse : placé au pied de la croix, il voit à ses pieds la ville qui sommeille sous la garde de la vieille cathédrale bâtie par Charlemagne; aux pâles lueurs qui tombent du ciel, il voit briller les pierres blanches du cimetière des chanoines, et, à mesure qu'il se détourne, se déroule dans la campagne le fleuve aux plis d'argent et les hauteurs boisées des Issards, des Angles et de Villeneuve, où abondent les génies mystérieux qu'invoquaient ces moines à pâles figures qui trouvaient la terre trop étroite pour leurs pensées et voulaient communiquer directement avec le monde invisible.

C'était donc là que vivaient le plus souvent les alchimistes, dont l'autorité ne s'inquiétait guère, quelles que fussent leurs craintes. Toutefois ils avaient peut-être raison de prendre quelque précaution; car une progression invincible les avait amenés à se faire une religion supérieure à celle de la foule, de même qu'ils prétendaient dominer celle-ci par leur pouvoir sur la nature. C'est ce nouveau point de vue que nous allons développer.

II.

LE MILLÉNIUM.

On sait que Papius, évêque d'Hiéropolis en Phrygie, interprétant à tort un passage de l'Apocalypse, passage où il est parlé du règne terrestre de Jésus-Christ, forma vers l'année 420 de notre ère une secte dont les adeptes prétendaient que le Christ viendrait régner sur eux pendant mille ans et les comblerait de biens temporels. Cette opinion innocente dans Papius a été condamnée formellement par le pape Gelase et par le quatrième concile de Latran. Ressuscitée maintes fois, elle devait être adoptée par les alchimistes, puisqu'elle formait la conséquence naturelle de la combinaison de leurs idées religieuses avec la puissance physique qu'ils s'attribuaient. Faire de l'or, ce n'est rien, si la mort peut frapper celui qui le possède; vivre éternellement, ce n'est pas assez, si l'on est en butte aux persécutions des hommes. Pour assurer la félicité des philosophes, il fallait donc que Jésus-Christ vînt régner sur la terre et leur assurât un bonheur inaltérable.

Je ne puis mieux faire connaître ce côté de la vie des frères qu'en reproduisant ici de nombreux extraits d'un manuscrit copié par Perneti en 1788. On remarquera au milieu de ce fatras singulier, qui offre du reste un grand intérêt psychologique, des prédictions fort claires relatives à la révolution française et aux bouleversements qui agitaient l'Europe. Il est très-probable, bien que le manuscrit n'ait aucun caractère politique, que les millénaires avaient d'étroites accoin-

tances avec les francs-maçons. D'autres passages sont sans doute de simples prévisions, comme certain fragment du manifeste de l'évêque de Lescar, célèbre dans les écoles mystiques.

IV.

LES TRIANGLES.

Cette révélation intérieure, dont nous venons de donner de si étranges échantillons, ne pouvait plus suffire aux frères quand il s'agissait de manipuler la matière première. La voix mystérieuse de Best n'entendait rien aux sublimes et aux calcinations; aussi les frères avaient-ils un procédé régulier pour consulter le ciel.

Cette consultation se faisait par le moyen des triangles chiffrés qui donnaient des réponses qu'on traduisait en lettres. Le nombre de ces triangles était de quatre-vingt-dix, et chaque frère devait en faire une copie de sa propre main pour être reçu dans la société.

Or, comme chacun de ces triangles avait cent cinquante chiffres de base et une même quantité en hauteur, c'était en totalité un million douze mille cinq cents chiffres que chaque associé était tenu d'écrire avant sa complète admission. Il y en avait assez pour troubler les meilleures têtes. Aussi 435 m'a-t-il raconté qu'un adepte nommé Simonin fut pris au quarante-septième triangle d'un effrayant vertige, que les frères attribuèrent à l'influence du mauvais esprit. Comme Simonin restait étendu à terre sans vouloir bouger, on l'entoura d'herbes aromatiques, et l'on pratiqua sur lui des fumigations accompagnées d'exorcismes. L'infortuné se releva au bout de deux heures, saisit son manteau et son chapeau sans dire un seul mot, gagna la diligence de Lyon, puis celle de Strasbourg, puis de là se rendit à Memel, et de cette dernière ville à Pétersbourg, où il resta toute sa vie sans vouloir plus entendre parler d'alchimie.

Quant aux triangles, il est probable qu'ils étaient entièrement dépourvus de signification et servaient seulement pour l'apparence. Le consultant était un jongleur qui inventait la valeur des chiffres en lettres, au gré de sa fantaisie.

Mais continuons l'histoire de la société.

Les résultats fournis par les opérations sont le saint chrême, l'or potable et la pierre philosophale. Quelques livres d'alchimie parlent aussi de l'argent potable; mais il n'est pas à notre connaissance que les frères d'Avignon aient cherché ce spécifique.

Le saint chrême était une liqueur qui avait la vertu de ressusciter les morts. Le comte slave voulant fabriquer ce spécifique à Berlin, consulta les triangles, et en reçut cette réponse écrite en vers barbares, comme les anciens oracles delphiques :

Sur la montagne on ira,
Le vent soufflera;

La manne tombera,
On la recueillera.

439 fit ce qui lui était ordonné. Il se rendit sur une petite colline située près de la ville, et, comme le soir était venu, il fut frappé au visage par des grains d'une matière noire, qu'il recueillit aussitôt. Rentré chez lui, il plaça immédiatement cette matière première dans un alambic, et alluma l'athanor pendant que tous les frères, à genoux, priaient pour la réussite de l'opération. Une détonation épouvantable éclata tout à coup : les frères, saisis de frayeur, tombent la face contre terre; mais le comte, toujours calme, saisit un flacon et recueille le saint chrême qui s'écoulait de l'alambic brisé.

Dans un voyage en Piémont, il eut occasion d'expérimenter la vertu de la merveilleuse liqueur. Comme il descendait de sa berline à l'entrée d'un petit village situé près de Turin et qu'il pénétrait dans une auberge pour se reposer, il trouva les salles basses entièrement vides; il appela fortement, personne ne vint : il gravit alors rapidement un escalier, et se trouva dans une chambre mortuaire. L'aubergiste et sa femme sanglotaient sur le corps d'une jeune fille de seize ans qui venait de mourir dans leurs bras. « Ayez confiance en Dieu! s'écria le comte, la mort peut être domptée si le Tout-Puissant le permet. » Puis, s'approchant de la défunte, il lui versa dans la gorge quelques gouttes du saint chrême, et aussitôt elle ressuscita.

L'or potable avait la même vertu que la substance dont je viens de parler. J'ai vu une fiole de ce prétendu spécifique; il n'avait point l'apparence d'or liquide ni aucun éclat métallique, et ressemblait plutôt à l'huile d'olive : il va sans dire que je n'ai jamais eu occasion d'en voir les heureux effets.

La pierre philosophale, qui porte bien d'autres noms encore, donnant, comme on sait, la puissance de convertir en or les métaux inférieurs, était l'objet constant des efforts des frères; l'un d'eux, ce Morinval dont nous avons déjà parlé, était parvenu à l'obtenir en rouge, et il consulta les triangles pour savoir où et comment il devait l'employer.

« Il faut d'abord te marier, répondit le ciel.

— Où? dans quelle ville?

— A Lyon.

— Mais qui dois-je épouser?

— Une demoiselle nommée Montolivet. »

Morinval n'hésita pas un instant. Il envoya immédiatement sa démission au roi, saisit à la hâte son argent, ainsi que la bienheureuse pierre, et se jeta en berline pour atteindre Lyon. Il avait un seul domestique avec lui dans la voiture. Vers les environs de Valence, un orage épouvantable assaillit tout à coup les voyageurs; des torrents d'eau se précipitèrent du ciel, et, l'obscurité devenant complète, les postillons déclarèrent qu'ils ne pouvaient continuer leur route. Une lueur éclatante jaillit subitement de la berline : « Monsieur, s'écria le domestique de Morinval, cette

lumière part de vous! » L'alchimiste porta la main à sa poitrine et vit la pierre qui étincelait comme une escarboucle. Après avoir rendu grâce au ciel d'une si visible assistance, il continua sa route et arriva à Lyon, où il ne s'était pas trouvé depuis quinze années. Il se mit à errer machinalement par les rues, se demandant comment il pourrait découvrir mademoiselle Montolivet dans une ville où il ne connaissait personne. Un passant l'accosta bientôt : « Eh quoi! s'écria le nouveau venu, vous en France! vous à Lyon! quelle nouveauté! ne me reconnaissez-vous pas?... je suis F...

— Dites-moi, repartit précipitamment Morinval, est-ce que vous connaissez Lyon, j'ai besoin d'un renseignement essentiel.

— J'habite ici depuis six années, reprit F...; je connais toute la société lyonnaise; que voulez-vous de moi?

— Connaissez-vous, demande Morinval, une demoiselle nommée Montolivet?

— Quelque peu, reprit l'autre; mais je suis lié intimement avec son beau-père.

— Son beau-père, que voulez-vous dire?

— Eh! oui son beau-père... elle s'est mariée hier matin. »

Aussitôt Morinval, désespéré, quitte son interlocuteur sans vouloir rien écouter. Il rentre à l'hôtel, saisit la pierre, et la brise contre la muraille en s'écriant que l'alchimie est une science décevante qui lui a fait perdre sa vie.

« Mais, me dit 437 qui me racontait cette histoire, s'il avait eu pleine confiance en Dieu, s'il avait attendu, au lieu de s'emporter comme un homme sans foi, il aurait appris qu'il y avait à Lyon une autre demoiselle du nom de Montolivet; j'ai connu cette dernière : elle ne se maria jamais et mourut religieuse dans un couvent de Villeneuve, parce qu'elle avait manqué involontairement l'union que le ciel lui destinait. »

Pernetti cherchait de son côté la pierre philosophale dans le foyer d'Avignon. Il était arrivé au résultat désiré, lorsque les frères apprirent tout à coup que la caisse de l'association, qui se trouvait à Rome, avait été dérobée par un escroc italien nommé Otavio.

« Nous priâmes quarante jours et quarante nuits, me dit 437, pour que ce misérable reçût sa récompense. Au bout de ce temps, il fut arrêté, et, comme il avait d'autres méfaits sur la conscience, on le pendit. »

Cependant l'instruction de cette affaire avait appelé l'attention du dominicain Pani, maître du sacré palais, et il lança un décret par lequel il ordonnait à la société de se dissoudre pour toujours sous peine d'excommunication. Il fut bien douloureux pour les frères de voir ainsi tous leurs travaux mis à néant; mais, comme ils étaient sincèrement catholiques, ils ne songèrent qu'à obéir. Ils consultèrent donc les triangles pour savoir ce qu'ils devaient faire de leur pierre philosophale. Ordre leur fut donné de l'enterrer près du village des Angles par une nuit obscure. Toutefois 424, qui jouissait de la seconde vue, ayant été témoin de cette opération dans

une de ses extases, se rendit la nuit suivante au lieu de l'inhumation pour y soustraire la pierre merveilleuse. Il la rencontra sans peine; mais, lorsqu'il voulut l'enlever de l'excavation qu'il avait pratiquée, elle résista à tous ses efforts, et le lendemain, Pernetti, averti par une vision, le trouva évanoui dans le même lieu. On consulta de nouveau les triangles, qui ordonnèrent cette fois d'enterrer la pierre dans le rocher des Doms, au pied de la croix, où elle est encore aujourd'hui.

J'ai terminé ces récits bizarres qui semblent appartenir à un autre âge. Il me reste à faire connaître, suivant ma promesse, cette célèbre matière première, dont les alchimistes ont toujours caché le nom. Il y avait sans doute plusieurs manières de l'obtenir dans les écoles du moyen âge; mais voici une recette claire et précise que j'extrai de mes manuscrits :

FLOS-COELI.

« Le flos-coeli n'est autre chose qu'une vapeur qui sort du centre de la terre à la superficie au temps des équinoxes. Celle du mois de mars est appelée la femelle, et celle de septembre le mâle. Elles ne manquent jamais, savoir, la femelle depuis le 24 mars jusqu'au 24 avril et le mâle depuis le 24 septembre jusqu'au 24 octobre, de se faire voir et de sortir avant le soleil levé, ce que vous connaîtrez en portant l'oreille à terre; vous entendrez un bouillonnement, et vous sentirez une odeur approchant de celle du soufre. Elle produit toutes sortes de formes, selon la disposition des points par où elle passe. Elle est de couleur verte, plus transparente que l'émeraude, tirant sur la couleur de l'huile, épaisse comme du verre, ce qui fait que plusieurs philosophes ont dit (pour la cacher) que c'était du vitriol. Il y en a en feuille comme du papier; elle se prend aux lieux sablonneux plus volontiers qu'ailleurs et aux endroits exposés au levant. S'il faisait grand vent ou grande pluie, il n'en sortirait point.

« C'est proprement une espèce d'herbe sans racine, baveuse et de couleur verte, qui ne sort qu'après la pluie desdits mois; et si vous attendez le lever du soleil et qu'il donne dessus, elle sera évanouie et vous n'en apercevrez plus, ou du moins elle sera toute rôtie et tombant en poussière.

« Lorsque vous l'avez cueillie en son temps favorable, il faut la laver en eau de fontaine, qu'il n'y reste attaché aucun limon ni terre, la bien essuyer avec un linge blanc et l'étendre sur un autre linge, sur lequel vous la taperez avec la main, et vous la laisserez ainsi jusqu'au lendemain, qu'il n'y reste aucune humidité superficielle.

« Cela fait, vous la pilerez dans un mortier de marbre ou de verre, et la mettrez dans un vaisseau de verre de façon que rien ne s'évapore, et vous la laisserez ainsi reposer quarante jours sans feu : ce temps passé, il faut la mettre dans un linge bien blanc au pressoir d'un apothicaire, et elle vous rendra plus de la moitié de

son poids de jus couleur de sang, qui est la résolution où elle est tombée elle-même pendant les quarante jours susdits, s'étant ainsi naturellement transformée de terre en eau.

» Mettez extraction de sang dans une cucurbite de verre, jusqu'à moitié plein, lutez-le bien, et y adaptez un récipient qui soit proportionné, comme aussi le chapiteau; exposez le tout à l'air sur une fenêtre ou autre endroit commode jour et nuit, et elle se distillera elle-même par la seule agitation des mouvements célestes qui lui ont donné l'être, et il en sortira une eau belle et claire; mais il n'en sortira qu'environ la douzième partie, ce que vous découvrirez sans peine, parce qu'elle n'agit que quarante jours, et c'est l'esprit universel qui contient en soi la vertu du feu et de la rosée, qui sont soufre et mercure, et enfin toute la production de la nuit et du jour, de la lune et du soleil.

» Si vous voulez faire une médecine universelle pour toutes les maladies, il faut mettre cette eau ou esprit universel dans un matras et le livrer à un feu de lampe bien réglé; ledit matras doit avoir son rencontre: si vous avez un pélican, ce sera encore mieux; si vous n'en avez point, ledit matras en tiendra lieu, de sorte que la matière se corroborera d'elle-même et se congèlera de même en cristaux. Répétez cela sept fois de suite: c'est ce qu'on appelle réincruder ou purifier les corps.

» Enfin ces sels, qui se faisaient en gros cristaux pendant l'œuvre de ces incorporations, se calcineront d'eux-mêmes et se réduiront en poudre impalpable que vous garderez avec soin, vu qu'elle renferme en soi la vertu de toutes les substances terrestres et éthérées, propre principalement pour la conservation de notre chaleur naturelle et humide radical, et, pour passer plus avant et pénétrer la merveille qu'elle contient, vous procéderez en tout et partout avec le flocculi de septembre, comme vous avez fait avec celui de mars.

» Cela supposé, vous joindrez les deux poudres en poids égal, et pour lors un seul atome a plus de vertu qu'une dragme entière avant cette union. Étant donc jointes ensemble, elles sont appelées l'*Élixir*, par lequel l'on peut parvenir à atteindre au mystère de la transmutation métallique, selon que cet élixir sera fermenté par le soleil ou par la lune.

» Il faut observer le poids de la nature en pressant dix onces de cet élixir et une once d'or en feuille, et les bien broyer sur un marbre, puis mettre cette poudre dans un vase que vous luterez hermétiquement; laissez-la pendant quarante jours et nuits à feu doux de lampe sans discontinuer: dans les dix premiers jours, l'or sera dissous en première matière, qui sera plus noir que les noix; et dix jours après, suivra une blancheur comme neige; en autres dix jours, paraîtra la couleur verte, puis la citrine, puis la violette obscure, puis tout d'un coup, en quatre jours, la dernière sera

le rouge et fera projection sur le Mercure, et il sera fixé, *si credere fas est*.

» Prenez une once de votre poudre, dissolvez-la dans sept onces de votre susdit sang, mettez au bain-marie le matras, puis opérez au feu de cendre pendant dix ou douze jours, et tout deviendra comme une gomme fondue. Pour lors enterrez le matras jusqu'au col dans le sable, et continuez le feu pendant vingt-quatre heures, vous aurez une médecine qui contient une partie sur cent de mercure, et le fixera en métal fin, selon le ferment que vous aurez mis, et procédez ainsi à l'infini.

MÉDECINE ANIMALE OU OR POTABLE.

» Tout ce qui aura passé par le bec de l'alambic après la septième distillation, faite par l'une ou l'autre méthode, sera également l'or potable, ou la médecine animale, qui aura la même vertu, pour guérir toutes sortes de maladies et pour conserver la santé, que le grand élixir, à la différence néanmoins qu'il faudra employer un plus grand poids de l'or potable que de l'élixir.

» La prudence inspire qu'on doit préférer l'or potable à l'élixir pour la guérison des maladies, parce qu'il est plus facile de se régler sur la dose du premier que du second, attendu qu'il n'y a pas de risque dans l'excès qu'on pourrait faire en administrant l'or potable, au lieu qu'il serait très-dangereux de prendre une trop grande quantité d'élixir, qui, étant un soufre brûlant, pourrait dans ce cas-là étouffer l'animal, comme une grande flamme éteint la lumière d'une chandelle ou d'une bougie approximée.

» Avant d'administrer cette médecine animale, il faudra bien examiner l'âge et la complexion du malade: si ses infirmités sont ou chroniques ou récentes, si son tempérament est fort ou faible, et quel est le véhicule le plus propre à la maladie dans lequel vous mettrez la quantité de gouttes nécessaires. Comme, dans ce cas, vous ne sauriez prendre conseil des médecins, vu le peu de confiance que ces messieurs ont dans un remède ou une opération qu'ils traitent de chimère, il faudra vous conduire avec la plus grande prudence et graduer l'administration de l'or potable dont vous ferez choix: vous ne ferez prendre d'abord au malade que deux gouttes de l'or potable lunaire ou une seule goutte de l'or potable solaire dans du vin, du bouillon ou autre véhicule convenable, et attendre deux ou trois jours pour en voir l'effet; si alors le remède n'a rien opéré, vous doublerez les gouttes de l'un ou de l'autre à la seconde prise, sauf à augmenter la dose dans les prises subséquentes et mettre toujours un intervalle de trois jours, ce que vous continuerez jusqu'à parfaite guérison.

» On pourra, si on veut, faire cette expérience sur un vieux chien dans la plus grande caducité en lui faisant prendre les gouttes dans l'eau de la boisson. Si on voit que l'animal ait repris sa vigueur primitive, on

sera assuré de l'efficacité du remède, et on ne courra aucun risque de l'administrer à des humains en prenant toujours les plus grandes précautions. »

THALÈS BERNARD.

(La fin au prochain numéro.)

LETTRES INÉDITES DE WEBER.

(SUITE.)

III.

Vienne, 2 avril.

Cher ami et frère,

Après un silence de plusieurs mois, voici donc encore une parole de l'ami à l'ami. Ah ! me disais-je, celui-là m'a donc oublié aussi ; je ne croirai plus à rien. Enfin, je reçois hier, — et me voilà complètement rassuré, — la troisième et la quatrième feuille de ta lettre. Elles me font grand bien. Depuis quelque temps, j'ai éprouvé de cruels désappointements ; je me suis trompé sur le compte de personnes en qui j'avais toute confiance ; je voyais tout en noir. Je te regardais, toi aussi, comme un faux frère, mais j'avais tort ; tu es toujours le même, et cela me réconcilie avec toi et avec le monde. Toutefois, tu n'es pas à l'abri de tout reproche ; il y a longtemps que la première et la seconde feuille devraient m'être parvenues, et jusqu'à présent, je n'en ai pas encore vu une syllabe. Pour ta punition, je vais t'écrire une lettre longue d'une aune.

Le théâtre *An der Wien* a été en tout temps l'asile de l'art, et a tenu constamment le théâtre de la Cour en éveil. Aussi les plus grands personnages, tels que le prince Lobkowitz, Esterhazy, Schwarzenberg, etc., s'étaient-ils entendus depuis longtemps pour acheter à tout prix cet établissement, afin de faire niche aux théâtres de la Cour. Le baron Braun en est informé ; aussitôt il court chez Zitterbarth, l'ancien propriétaire, et en moins d'une heure le marché est conclu ; le théâtre est vendu au prix de 900,000 florins. Schikaneder, le fac-totum de Zitterbarth, et auquel on ne peut contester une grande connaissance du théâtre et des localités, est remercié, et le voilà claquemuré dans sa petite terre de Nussdorf. La direction est confiée à un sieur Sonnleithner, secrétaire du baron ; c'est un homme de talent, mais qui ne peut avoir les connaissances pratiques nécessaires pour diriger une si grande entreprise. Le public est mécontent ; la noblesse est piquée ; la salle est presque toujours vide. L'administration suit un fort mauvais système ; on congédie les artistes les mieux payés, et qui naturellement ont le plus de talent : madame Willmann, la seule cantatrice alle-

mande du théâtre ; madame Campi, une Italienne, M. Teinier, une excellente basse, etc. ; pour faire des économies, on se prive des moyens de gagner de l'argent. L'abbé Vogler, qui est en butte aux intrigues du parti français, perd beaucoup par le départ de ces artistes, pour qui il avait écrit sa musique, et sur lesquels il comptait. Le voilà donc obligé de recommencer de plus belle et de donner le principal rôle à madame Campi ; sans compter l'absence de Schikaneder, qui devait faire mousser la pièce.

Depuis la vente du théâtre, — le dimanche gras, — nous n'avons pas eu de nouveautés. L'abbé Vogler a donné une grande soirée musicale dont tu trouveras ci-joint le programme. La symphonie est un chef-d'œuvre d'un bout à l'autre ; le menuet a été bissé ; le trio d'Acerbi est également fort beau. Vogler l'a composé en Suède, dans une petite chambre où il n'y avait ni chaise ni banc. Acerbi et un autre ami de Vogler avaient fait avec lui le voyage de Laponie pour y voir le lever du soleil. Tous les trois étaient convenus d'écrire un morceau à propos de cette pérégrination ; au milieu de distractions de tout genre, on l'avait oublié. Acerbi, qui lui-même n'avait point encore achevé les paroles, fit souvenir Vogler de sa promesse : cette composition, d'un beau style, fut écrite en peu de minutes. L'ouverture, également de Vogler, est une création originale ; le *Benedictus* fait partie d'une messe écrite par Vogler, il y a quelques années, à Mannheim : c'est une œuvre excellente à quatre voix. La *Prière d'Israël* n'avait été terminée que la veille du concert. Les variations, qui sont fort belles et fort difficiles, n'eurent pas tout le succès qu'elles méritaient, à l'exception de la fugue, que Vogler improvise toujours et qui lui a été redemandée. La salle était comble ; les deux Majestés assistaient à la solennité.

D'autres concerts ont été donnés par Eberl, compositeur et pianiste ; madame Auernhammer, excellente pianiste, à qui Mozart avait dédié six sonates ; Joseph Mayseder, violoniste ; ce jeune artiste, plein de mérite, est élève de Schuppanzig ; il a un son excellent, un jeu ferme et un archet très-exercé. Puis il y a eu la *Création* ; mais il m'a été impossible de pénétrer dans la salle.

Parmi les artistes étrangers qui se trouvent ici, je te citerai Clémenti, Calmus, qui passera l'été ici, et compte aller vers l'hiver en Russie ; Flath, hautbois ; Metzger, flûtiste, tous les deux de Munich.

Le 4 avril. — Aujourd'hui, j'irai avec l'abbé voir le père Haydn ; je suis tout fier d'avoir été choisi pour assister à la conversation des deux illustres vétérans. J'ai déjà fait plusieurs visites à Haydn. A part le poids des années, qui le retient souvent dans sa chambre, il est toujours gai et de bonne humeur, et parle volontiers des événements de sa vie ; il aime surtout à s'entretenir avec les jeunes artistes. Ce qui m'a surtout ému, c'est de voir chez lui venir des hommes déjà d'un âge avancé qui l'appellent père et lui baisent la main.

Je viens de terminer des variations pour piano, sur un motif de *Castor et Pollux*, opéra de Vogler, qui a beaucoup loué mon œuvre. Ce n'était pas peu de chose, pour un esprit capable de produire, de rester neuf mois dans une ville d'une si grande fécondité sans écrire une note; mais j'avais pris la ferme résolution d'écouter, de recueillir et d'étudier longtemps avant de mettre de nouveau la main à la plume. J'avais tenu ferme jusqu'ici, en dépit de toutes les sollicitations et de toutes les questions, et des remontrances de mon père, — jusqu'à ce que Vogler m'engageât lui-même à écrire ces variations. Elles seront gravées chez Eyder, et dès qu'elles auront paru, je t'envverrai un exemplaire. Elles sont écrites d'après le système de Vogler; ne te scandalise pas des quintes qui pourraient s'y trouver.

Quand on aura donné l'opéra de Vogler, je publierai plusieurs variations sur les motifs de la partition.

Samedi dernier est arrivé le célèbre castrat Crescentini; il donnera trente représentations; les prix d'entrée seront doublés.

Le 6 avril. — Haydn était très-faible quand nous vîmes le voir: aussi notre visite a-t-elle été très-courte; toutefois, ç'a été une grande jouissance pour moi d'entendre les deux Nestors de l'art jaser familièrement ensemble de leur jeunesse et des événements de leur vie. De chez Haydn, j'accompagnai Vogler chez lui; nous restâmes ensemble jusqu'à minuit: ce sont des heures fortunées que je passe dans l'intimité d'un tel homme, et dans des conversations instructives sur l'art. Seulement je crains de ne jouir plus longtemps de Vogler, ni de Vienne. On vient de m'offrir la place de chef d'orchestre à Breslau, avec 600 thalers d'appointements et une représentation à bénéfice, qui rapportera de 4 à 500 thalers. Que faire? La position est honorable. A la volonté de Dieu! J'ai fait connaître mes conditions par Vogler, qui conduit l'affaire, et j'attends le résultat. Jusque-là de la discrétion! Nous resterons les mêmes, etc. La lumière s'éteint: ma lettre part demain. Bonne nuit, frère; écris-moi bientôt, et n'oublie pas ton ami pour la vie

CH. M. DE WEBER.

IV.

Vienne, 40 avril.

Le 9 au théâtre *An der Wien*, *Ma tante Aurore*, opéra comique de Boieldieu: sujet insignifiant, musique digne du sujet (1). La pièce a été sifflée presque d'un bout à l'autre, et a disparu de l'affiche après trois ou quatre représentations.

Le même jour, à la ville, *L'Officier de Cosaques*, opéra nouveau, traduit également du français, n'a pas eu de

(1) Weber jugeait bien le sujet, mais il se trompait sur la musique, comme un demi-siècle l'a prouvé. Du reste, il a eu le temps de revenir de son erreur.

succès non plus. Décidément, il y a réaction contre toutes les bluette qui nous viennent de France.

Le Théâtre-Italien a fait une bonne acquisition: c'est Mariana Sessi, dont les aventures avaient fait pendant l'hiver le sujet de toutes les conversations, avant même qu'elle parût sur la scène. La Sessi a deux sœurs: l'une a épousé le baron de Natorp, major dans un corps franc; l'autre, qui est encore demoiselle, a également été engagée. Elle a débuté avec succès par le rôle de Vitellia dans *Titus*. Celui de Sextus était chanté par la Natorp. Les deux sœurs ont été rappelées. Toute la représentation a parfaitement marché. Brizzi a été excellent dans le rôle de Titus. Seulement, il s'est permis d'intercaler divers morceaux, entre autres un air avec chœurs, par Weigl.

La Clemenzia di Tito a été jouée le 12. Le 13, concert chez le traiteur Jahn, par Thiériot, violoniste de Leipzig, ancien élève du Conservateur de musique de Paris. Je n'y ai pas été. D'après le jugement de Vogler, Thiériot a un jeu original, mais qui a en même temps quelque chose de forcé. En général, aujourd'hui les violonistes se piquent de donner à chaque croche un *piano*, un *crescendo* et un *decrescendo*, ce qui fait que le son s'évanouit avant qu'on ait le temps presque de l'entendre. Malheureusement, Thiériot ne nous a pas donné un seul morceau de chant. Par contre, il y a eu un *trio* pour deux violons et violoncelle, joué par Thiériot, Kraft jeune et Emmanuel Foita, ces deux derniers au service du prince de Lobkowitz.

Je viens d'acheter le portrait de Hummel, grand in-folio, pour trois florins. De tous les pianistes de Vienne, c'est Hummel qui a le plus de goût. Il est, depuis peu, maître de chapelle au service du prince Esterhazy.

Le 17, j'ai porté le titre de mes variations chez Eder. Le titre doit être soumis préalablement à l'approbation de S. M. l'Impératrice, à qui j'ai dédié mon œuvre.

Le 8 mai 1804.

CH. M. DE WEBER,
Chef d'orchestre au Théâtre-Royal
prussien de Breslau.

V.

Augsbourg, 12 juin 1804.

FRÈRE,

Plein de joie, je reçus hier ta chère lettre du 7, et je m'empresse d'y répondre et de remplir le premier article de notre contrat si solennellement juré, en t'envoyant ci-joint le Lied promis.

Ma lettre te prouve que je suis arrivé ici le 5, sain et entier de corps; quant à l'âme, c'est une autre question. La joie de ma chère tante était extrême: elle a bien souffert, la brave femme, et elle a sans doute encore beaucoup à souffrir. Que Dieu me la conserve encore longtemps! Quant à papa, *semper idem*. N'ou-

blie pas d'envoyer à la *Gazette musicale* mon Lied; mais, en retour, tu demanderas des exemplaires.

J'ai déjà reçu une lettre de Vogler. Après demain je me mets en route : je passe par Carlsbad, d'où je t'écrirai. Demain, je t'envverrai quelques exemplaires de mes *petites pièces*.

Dès le lendemain de mon arrivée, il y a eu un concert donné par M. Tollmann, de Manheim, musicien de la cour électorale de Bade; il est accompagné de sa sœur et d'un jeune frère. Tollmann a bravement exécuté un concerto de Rode; sa manière n'est pas exempte d'une certaine contrainte. Le morceau concertant de Girowetz, pour violon et basse de viole, exécuté par les trois, est des plus médiocres. Le courrier part; je suis obligé de clore ma lettre.

Adieu; ton ami pour toujours.

CH. M. DE WEBER.

Observation. L'opéra de Vogler a sauvé le théâtre *An der Wien*, où tant d'autres sont tombés précédemment.

VI.

Munich, 4^e novembre 1811.

A Breslau, je n'ai pas reçu une ligne de toi; cela m'a chagriné bien des fois. J'avais lu dans la *Gazette de Munich* que tu as composé à Salzbourg la *Fête des Montagnes*, et, dans ma joie, je voulais t'écrire, lorsque mon voyage en Suisse est venu me prendre tout mon temps. A mon retour, je trouve ta lettre, et rien désormais n'interrompra plus notre correspondance.

Avant-hier j'ai donné mon second concert, avec un immense succès. A la fin du mois je pars pour Berlin; mais pendant cette quinzaine qui me reste j'ai tant de choses à faire, j'ai tant à composer, qu'il n'y a qu'un ami tel que toi qui ait pu me décider à dérober quelques instants à mes occupations pour te dire que, dans le fond du cœur, je suis toujours le même. Depuis notre séparation, ma destinée a été très-diverse et bizarre; mais aujourd'hui je vis content et j'aspire au progrès avec le même feu qui brûlait dans mon sein il y a sept ans. Adieu, frère tendrement chéri, etc.

VII.

Munich, 26 juillet 1815.

Je reçus ta lettre du 17 novembre 1811, le 27 à Munich, au milieu d'un tourbillon d'affaires et au moment où je faisais mes préparatifs pour un voyage de plusieurs années. J'ai mené une vie errante à Vienne, Berlin, Prague, Leipzig, etc.; enfin je me fixai à Prague. Ici, je dus réorganiser l'opéra tout entier; cette affaire accablante et pleine de tracasseries vint m'assaillir au moment où venait de me quitter une fièvre arthritique bilieuse qui m'avait tenu six se-

maines. Mais une autre douleur plus violente me saisit alors, un sentiment que je n'avais jamais connu s'empara de moi, et cela dans les circonstances les plus malheureuses. Mon lot comme artiste s'oppose à mon bonheur comme homme. Renonçant à toutes les félicités de la vie, je suis donc une victime du monde.

Au milieu de cette tourmente, je reçois le 18 mars 1815 ta chère lettre, et les chants du 31 août 1814. Le point de vue élevé d'où tu as envisagé ton travail prouve les progrès que tu as faits. Continue à marcher dans la voie où tu es entré. Le 31 a eu lieu mon dernier concert, et peut-être je resterai jusqu'à la fin d'août pour travailler tranquillement, et puis je retourne à Prague reprendre le collier de misère.

A l'avenir, si tu veux publier quelque chose, permets-moi de te montrer de meilleurs chemins pour faire connaître tes travaux. Je te trouverai un éditeur, de sorte que non-seulement tu n'auras plus de débours à faire, mais tu pourras récolter enfin le fruit de tes travaux.

Te voilà donc heureux époux et père! Je salue de cœur ta chère épouse et comme ami, car elle t'appartient et elle fait ton bonheur. Quand ton fils sera grand, si l'esprit du père se manifeste chez lui; si, lui aussi, veut consacrer sa vie à l'art, tu pourras compter avec assurance sur l'aide fidèle de ton vieux Weber, qui fera part avec amour de ce qu'il aura conquis au fils de l'ami de sa jeunesse.

Et maintenant, cher frère, je te tends de loin ma main fidèle. Les temps ont pu changer, mais nos cœurs, jamais. Pardonne-moi mon long silence, et prouve-le-moi par une prompte réponse. Adieu, etc.

(La suite au numéro prochain.)

POÉSIE.

LA SORCIÈRE BRUNE.

(BALLADE.)

Aux pâles clartés de la lune,
Voyez-vous la sorcière brune?
Elle a son trou dans les forêts.
N'approchez point du voisinage;
Mais fuyez, si vous êtes sage,
De tout l'élan de vos jarrets.

Nous avons tous connu la blonde Wilhelmine :
Près de ce lieu maudit elle aimait à s'asseoir;
Elle avait le teint frais, l'œil bleu, la taille fine;
Elle était fiancée..... et disparut un soir.

Neumann y vint après; c'était un jeune pâtre.
Pour défense il avait son chien sur ses talons :
On le trouva sanglant, défiguré, verdâtre.
Le chien s'était enfui hurlant par les vallons.

Enfin vint un soldat, un preux de Palestine.
Je purgerai, dit-il, tous ces lieux empestés.
Le matin, son long glaive était dans sa poitrine,
Son armure gisait dans l'herbe à ses côtés.

Un moine exorciseur fut envoyé de Rome.
Il s'approcha de l'autel et se mit à prier.
Le stryge prit du sable, aveugla le saint homme,
Puis éclata de rire et changea de terrier.

Aux pâles clartés de la lune,
Voyez-vous la sorcière brune ?
Elle a son trou dans les forêts.
N'approchez point du voisinage ;
Mais fuyez, si vous êtes sage,
De tout l'élan de vos jarrets.

P. MULOT.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE : *Les Sabots de la marquise*, paroles de MM. Jules Barbier et Michel Carré, musique de M. Ernest Boulanger.

Une marquise du dix-huitième siècle, busquée, musquée et mouchetée, a pour voisin un gentillâtre, un baron qui vit dans son château en hobereau chasseur, ayant fort peu de savoir-vivre, et qui cependant aime sa noble voisine. Or, pour preuve singulière de son amour, il envoie à la dame de ses pensées une paire de sabots, à cette fin de la garantir des rhumes quand elle va se promener dans la prairie et les bois, aux environs de son château.

Un autre voisin de la marquise, un chevalier galant et bel esprit, lui fait parvenir des bouquets de fleurs, accompagnés de bouquets à Chloris et autres fadeurs du temps. Ce chevalier, que, du reste, le spectateur ne voit pas, ennuie fort la dame avec ses petits vers et sa galanterie ; et le baron paraît, malgré ses habitudes de chasseur et sa brusque franchise, ne pas déplaire à la belle dame, toute maniérée et précieuse qu'elle est, tant il est vrai que l'amour naît souvent de la dissemblance des humeurs et du caractère, si la franchise dudit baron ne le faisait sauter à pieds joints par-dessus toutes les convenances. Par exemple, en échange de son singulier envoi de sabots, il s'invite à

déjeuner chez la marquise, où il vient sabler le champagne et chanter les plaisirs de la chasse en lâchant force parbleu, corbleu, sangbleu, ventrebleu. En représailles d'une pareille conduite, la marquise dit à M. le baron qu'il n'est qu'un rustre, un manant. De son côté, notre disciple de saint Hubert se met à énumérer les travers de l'objet de son amour, et lui prouve qu'elle n'est qu'une bégueule.

Les auteurs de ce poème paraissent un peu vaincus de cet axiome dramatique de Voltaire : théâtre, frappez juste si vous pouvez, mais surtout frappez fort.

Sur ce canevas un peu abrupt, M. Ernest Boulanger a brodé des dessins mélodiques et harmoniques qui se distinguent par la franchise et la distinction.

Le Théâtre-Lyrique a rouvert ses portes en donnant *la Promise*, avec madame Cabel. La salle a été réparée et offre l'aspect le plus élégant. De grandes améliorations ont eu lieu : de fort belles loges à salon, entièrement fermées, ont remplacé le premier amphithéâtre. Les loges de côté, qui existaient déjà, ont été, par la suppression d'un rang de stalles, avancées et baissées, de manière à laisser la découverte de toute la salle et de la scène. Un seul rang de fauteuils au-devant de ces loges offre d'excellentes places. Enfin, la seconde galerie sur le devant a été divisée en fort belles stalles. L'opéra nouveau en trois actes, dont la musique est de M. Gevaert, *le Billet de Marguerite*, ne sera donné que dans le courant de la semaine.

Après cet échange de douceurs, et par ce qu'on appelle une péripétie de cœur, de pensée, d'amour, nos deux époux futurs — car on devine bien qu'ils finiront par se marier, — se transforment : l'un en beau Léandre ou Sylvandre, débitant des madrigaux à sa belle ; et l'autre en Jeanneton de basse-cour. Satisfaits de cette concession réciproque et respective de leur manière de penser et d'agir, nos deux amants s'engagent sous les lois de l'hymen, comme on disait dans ce temps-là.

Nous avons oublié quelque peu une Lisette ou Marton, soubrette de la marquise, qui protège les amours de sa maîtresse, et puis M. Nicolas, valet du baron, brusque, mais bonhomme au fond ; Frontin, rustre et niais, qui se marie aussi à la soubrette de notre marquise, frêle, grêle, Jeanneton au petit pied, qui finit par chausser les sabots envoyés par son cher baron. Elle n'a pas, comme on dit vulgairement, l'étreinte de cette excentricité, de cette innovation campagnarde ; car, vers la même époque, madame Favart parut sur la scène en sabots réels dans le petit opéra des *deux Chasseurs et la Laitière*, ce qui émerveilla tout Paris.

Mario et mademoiselle Grisi ont débuté à New-York sur le théâtre de Castle-Garden dans *Lucrezia Borgia*. L'enthousiasme a été grand, le succès immense ; jamais artistes n'avaient obtenu de plus brillante réception. Tous les honneurs leur ont été rendus. Les journaux américains se plaisent à le constater, à

l'exception d'un petit nombre, qui croient faire acte d'indépendance en n'acceptant pas sans réserve le jugement de leurs confrères européens. *Lucrezia Borgia* a été jouée deux fois; *Norma* est venue ensuite, et la cantatrice a remporté un nouveau triomphe. Le rôle de Pollion a paru moins favorable à Mario.

* La vente aux enchères des billets pour le début de mademoiselle Grisi et de Mario a eu lieu à Castle-Garden. A l'heure fixée pour le commencement de la vente, environ douze cents personnes se pressaient dans la salle, dans la galerie, au parquet, partout.

A trois heures et demie, M. Leeds a paru sur la scène et a procédé immédiatement à l'ouverture de la vente.

— Messieurs, a dit M. Leeds, nous allons vendre les billets; ils seront adjugés aux personnes qui auront offert la prime la plus forte. Cependant, avant de commencer, je dois vous dire que les numéros 1 à 56, sur le devant de la galerie, sont réservés au gouverneur et à sa suite. Les prix des places numérotées de 600 à 863 inclusivement et de 1,100 à 1,333 dans la galerie sont fixés à 5 dollars (25 fr.), toutes les autres à 3 dollars. Les places à vendre seront indiquées, au fur et à mesure de leur mise aux enchères, par un homme tenant à la main un drapeau rouge.

UNE VOIX. — Combien avez-vous réservé de places pour le gouverneur?

M. LEEDS. — Du numéro 1 au numéro 56, celles qui se trouvent sur le devant de la galerie.

UNE VOIX. — De quel gouverneur voulez-vous parler? (*Rires.*)

M. LEEDS. — Le gouverneur Seymour, le gouverneur de l'État de New-York.

LA MÊME VOIX. — Je suis démocrate, c'est pourquoi je vous fais cette question.

M. LEEDS. — Bien, monsieur, vous en avez le droit, parfaitement le droit. Nous allons commencer... où est le porte-drapeau?

LE PORTE-DRAPEAU. — Me voilà, monsieur...

M. LEEDS. — C'est bien. Tenez votre drapeau de manière qu'on puisse bien voir où vous êtes. Là... c'est cela. Maintenant, messieurs, nous allons commencer par le numéro 600. La personne qui l'achètera aura le droit de prendre dix autres places au même prix adjugé. Combien offre-t-on pour le numéro 600?... c'est celui-là... vous le voyez? Le drapeau indique la place exactement; elle est exactement en face de la scène, au rez-de-chaussée.... Combien, messieurs, voyons, combien offrez-vous?

UNE VOIX. — 50 dollars.

M. LEEDS. — On offre 50 dollars...

UNE AUTRE VOIX. — 75...

M. LEEDS. — 75?... Voyons, messieurs : 80, 90, 400, 425, 450, 475, 200, 225, 250.... allons! messieurs, c'est la meilleure place... à 250 dollars!... elle va être adjugée si personne ne met au-dessus... à 250

dollars!.... allons, encore un!.... à 250!.... allons! allons! allons!... à 250 dollars à M. Coutts!...

UNE VOIX. — Qu'est-ce que c'est que M. Coutts? (*Rires.*)

M. LEEDS. — Messieurs, je ne puis répondre à la question qu'en disant qu'on a déposé en mes mains 50 livres pour prix de la place, et je vous jure sur l'honneur que c'est une vente *bona fide*. J'ai l'argent; je puis le montrer. Maintenant, messieurs, passons à la vente.

Ce que vient de dire M. Leeds produit dans la salle un vif mouvement de curiosité. On se demande quel est ce personnage, ce M. Coutts que personne à New-York ne connaît; et à la fin on apprend que sous ce nom se cache une femme, une Anglaise, propriétaire d'une grande fortune. Pendant que Mario chantait à Londres, cette dame n'a pas manqué une seule représentation de cet artiste, et elle se plaçait toujours de manière à se trouver en évidence.

Lorsque Mario est allé en Russie, elle l'a suivi, et la première personne que Mario a aperçue au théâtre de Saint-Petersbourg, c'a été sa constante admiratrice. Quand elle a su que mademoiselle Grisi et Mario étaient partis pour New-York, elle a vite frété un navire dans la Baltique pour la transporter dans cette ville, et elle est allée se loger au célèbre hôtel de Saint-Nicolas, dans lequel étaient descendus les deux artistes. C'est elle qui a donné 250 dollars de la place numéro 600.

Le journal américain ajoute que la vente des places a produit la somme de 623,000 fr., et comme la plus grande partie a été achetée par des spéculateurs pour les revendre, on peut évaluer cette vente à 750,000 fr. Si on ajoute, dit-il, à cette somme ce qu'il a fallu dépenser pour toilettes, coiffures, gants, eau de Cologne, sans compter le louage des voitures, on peut assurer que le début de mademoiselle Grisi et de Mario aura coûté au public de New-York 875,000 fr. (Extrait du *New-York-Weekly Herald*.)

* Une lettre de Livourne donne de tristes nouvelles de la santé de Rossini :

« Durant mon séjour aux bains de Lucques, je vous donnai des nouvelles de Rossini, qui y a passé l'été, et je vous parlai du mauvais état de sa santé. Maintenant, les choses sont allées au pire, et toute espérance de le voir rétabli s'est évanouie. Un violent accès de maladie, qui n'a pu être surmonté que par les remèdes les plus énergiques, a failli mettre fin à son existence. Il se remit ensuite au point de pouvoir abandonner les bains et de retourner dans les environs de Florence. Mais, s'il conserve la vie, il ne recouvrera plus la clarté de ses idées. La mélancolie la plus profonde a étendu sur lui un voile que nulle main ne saura plus écarter. »

LÉOPOLD DANIEU.